Nouvelles Mécaniques Lyriques

UN NUAGE

(~~2~~)

Vol. III



– Louis Frahan –

Éditions Skandalon



ÉDITIONS SKANDALON

Maison d'édition associative
19 boulevard de la Corniche · 07200 Aubenas
www.skandalon.fr · admin@skandalon.fr · 06 84 78 83 79

Nouvelles Mécaniques Lyriques *Col°*

Novembre 2026

Ξ La collection *Nouvelles Mécaniques Lyriques* propose des textes dans lesquels la belle assurance du Je et l'exaltation du Moi se perdent dans l'exploration de tout ce qui y porte le trouble ou en brouille les limites.

*

Les *Chroniques du microcosme* (~~2~~), composées de XIII Volumes, dressent la cartographie mentale d'un *état d'esprit des lieux*, qui n'est pas la subjectivité d'un individu mais celle d'une communauté intériorisée par ses membres dans l'usage qu'ils font du langage. Prévues en quatre livraisons trimestrielles de trois volumes suivis d'un apax, l'ensemble des textes feront l'objet d'une publication sous le titre d'*Univers*.

UN NUAGE

Plantés devant leurs télescopes au milieu des bouses du pré de la vache équarrie, sandwichs au pâté de foie enroulés dans l'aluminium avec leurs cornichons et thermos de café dans la besace, les astronomes amateurs de la vallée, l'œil aux abois dans l'attente d'une révélation se tiennent prêts à découper des tranches d'inconnu dans l'Infini à la moindre déchirure de l'opercule nuageux… Les thermos de café largement entamés et les boules d'alu jetées depuis un bout de temps par-dessus l'épaule – tels des astres morts qu'on ramasserait peut-être avant qu'ils ne s'enfoncent dans le terreau végétal comme autant d'énigmes pour les archéologues du futur – ce qui pouvait arriver arriva : le satellite Moïse XXI et ses miroitements orangés passa entre les bourrelets subitement disjoints d'une mer de cumulus.

Tiens, ton café. Merci Harry ! Dis, qu'est-ce que tu vois là ? Le cliché est surexposé à cet endroit…

à droite du ruisseau, entre les deux ponts, de l'autre côté de la mairie ? Zoom voir un peu… On dirait un bâtiment en L non ? Enlève un peu de contraste tu veux… Ouais, un bâtiment en L. Déplace légèrement le curseur vers le ruisseau… Stop ! Là ! Zoom encore… Pas trop, dézoom, 10, 15%, là, sur la route. Un alignement de rectangles perpendiculaires au mur du bâtiment qui donne sur la rue, près du champ en lisière des bois. Trop étroits pour être des bagnoles. Qu'est-ce que ça peut bien être… J'en ai ras-les-yeux Harry ! J'ai les rétines qui se décollent… Et puis qu'est-ce qu'on cherche au juste ? Ça fait douze ans qu'on compile des données satellites… Si au moins c'étaient des aiguilles dans un ballot de foin au moins on saurait à quoi s'attendre. Mais là… Dis-toi qu'on est les maillons de quelque chose de plus grand, les compulseurs de données qui serviront plus tard à l'humanité si elle se demande encore à quoi elle pouvait ressembler quand les mioches ont commencé à s'enfoncer des épingles à nourrice dans les oreilles. C'est comme nos démineurs sur le front si tu veux, ils passent leur temps le nez à vingt centimètres des cailloux mais

sans eux impossible pour les blindés de franchir la ligne de front. Ça me fait revenir un truc tiens, ce que nous disait le vieux Charles à Oxford, tu te rappelles ? Sur un ton élégiaque, comme si les vagues considérations qui lui sortaient de la bouche lui donnaient envie de se pendre après avoir exécuté son auditoire en lui ayant fait suivre les mêmes pentes suicidaires que son phrasé dépressif : *C'est en scrutant la croûte terrestre que nous prenons conscience de manière amplifiée des strates accumulées par l'évanescence même du Temps. Pas un signe physique qui ne soit une preuve de la manière dont Chronos, depuis 40 milliards d'années, ne cesse d'engloutir ses propres enfants*… Des tables Harry ! Des tables de kermesse. Putain, merci ! Je te dois combien pour le café ? C'est cadeau…

(un nuage)

Pas une image, pas un seul reportage, aucun témoignage direct. Un homme en chemise du dimanche et pantalon anthracite, cheveux paille-

grise gominés vers l'arrière s'avance vers le centre de l'estrade de la salle des fêtes. Dans une main trois quatre feuillets froissés. Il ravale sa salive : 26 avril 1986. Tandis qu'une brume épaisse couvrait les plaines de Polésie, les premiers effluves de la centrale Lénine commencèrent à remonter vers l'amont du bassin de Pripiat, laissant derrière lui le Dniepr s'adonner à son héraclitéisme nonchalant en direction du golfe de Tendrivs'ka jusqu'à se disperser, selon les aléas climatologiques et la logique des reliefs, sur les trois-quarts de la vieille Europe. Le panache radioactif prit dans un premier temps la direction de la Pologne, couvrant les petits bourgs des régions de Lublin et de Cracovie avant de s'alanguir par-dessus la Scandinavie, où furent enregistrés des taux de radiation 10 fois supérieurs à la normale. Rien d'alarmant. Son spectre, surveillé par satellite, ayant viré du rouge critique au jaune poussin sur fond de forêts de sapins reflétait dans le petit bocal quelque chose d'inspirant, comme la solution scientifique trouvée à la résolution pour de bon de tous nos soucis.

Au menu du journal daté du 27 avril : Météo : le bout du tunnel… Lyon : attentat à la bombe dans une entreprise américaine revendiquée par le Hezbollah ; Jérusalem : assassinat d'un journaliste britannique près du Jardin de la Tombe et dérapage d'Ayrton Senna durant le tour de chauffe du Grand Prix de San Marin…

L'Histoire suivait son cours – ondulation d'algues dispersées au milieu d'une rivière en crue et sa somme de déchets flottants en tout genre dont la pointe, échappée des faubourgs moscovites, frôlait les flancs de Tcheliabinsk avant qu'une partie du nuage ne fasse scission en direction du Levant. Une flammèche du panache, diluée jusqu'aux frontières du pastel s'échappa vers les plaines de Sibérie aux alentours de 21h50, à la manière d'un feu-follet épris de tendresse pour le monde des lichens et des résineux. Pendant ce temps la matrice jaune d'œuf se densifiait de nouveau jusqu'au rouge critique autour du noyau en fusion de la centrale Lénine…

Des marxistes au fait dans la salle, à part Monsieur l'Instituteur et la Bande à Coluche qui agite ses fanions CGT dans le fond ? Monsieur le Maire : toujours pas pris votre carte au parti ? Non ? Une petite internationale quand même avant que je continue ? Plus tard ? Au soir du Grand Soir ? C'est ça… La procrastination du prolétariat vous vous y êtes mis vous aussi, vous en parlerez à vos vaches pendant la traite… On aura tellement de preuves qu'on avait raison d'y croire à la fin, avec beaucoup de mauvaise foi, et alors, avec deux pieds dans la tombe et des vers plein les chicots on pourra toujours essayer de se rappeler le refrain disait mon vieux, y'aura plus personne pour écouter comment qu'on la savait par cœur cette foutue chanson d'alcooliques.

Au menu du journal du 28 avril, la rengaine : *E.T.A* : *un chef épinglé dans les Pyrénées. Fontainebleau* : *vente aux enchères d'anciens modèles de Jaguar, Bugatti, Rolls Royce et Ferrari dans la cour du château…* (on se calme au fond). *Nouvel essai nucléaire dans les sous-sols de l'atoll de Mururoa. Formule 1* : *victoire*

inespérée d'Alain Prost en dessert suivi d'un petit digestif : *les premières images du mariage de Conan le Barbare avec la nièce de John Fitzgerald Kennedy…*

Le nuage, après être resté bloqué sur les plaines d'Europe de l'Est s'étiolait maintenant dans une danse boréale aux modulations mimant les contractions d'un cœur changeant constamment de dimensions et de formes dans les sous-couches de la troposphère mais toujours pas d'images, ni de reportages, ni de témoignages directs. Silence sur les ondes cathodiques du monde sublunaire…

Des effluves jaune-vif commençaient pourtant à se diriger vers le massif alpin (*tu vas te magner Gildas faut qu'on file au tiercé. Abrège un peu on n'est pas à la messe*…) quand, *enfin !*, le 29 avril au soir, Claude Sérillon, doublure par intérim de Bernard Rapp, apparut à l'écran tout aussi souriant que d'habitude pour nous annoncer la dépêche. *Nucléaire* : *le syndrome russe. Accident près de Kiev, de nombreuses victimes. Un nuage radioactif dérive actuellement des pays*

scandinaves vers la Tchécoslovaquie… avec un décalage entre la voix et les faits atterrants. En attendant d'en savoir plus : *Bilan concernant l'accroissement du déficit de l'Assistance Publique ; Fin du 22ème rendez-vous international de l'audiovisuel ; Duel au sommet entre Bordeaux et Marseille pour la finale au Parc des Princes et nouvelles images du mariage de Conan le Barbare avec la nièce de John Fitzgerald Kennedy, où l'on aperçoit Rocky descendre les marches du parvis de l'église en tenue décontractée, une serviette en éponge bleu-ciel glissée autour du cou…*

Entre deux infusions de camomille les différents spécialistes interrogés au sujet de la fusion d'un réacteur, *probablement causée par une fuite dans le système de refroidissement* apprenait-on, diffusent scepticisme et sérénité. *Du calme ! devant vos postes de télévision. Comme la gueule de bois et le rhume des foins ça va passer.* Pas de quoi somatiser… On aurait dit l'ancien contremaître des ateliers de récupération des déchets métalliques d'Usinor, pour ceux qui l'ont

connu : *si vous avez mal au dos les gars c'est qu'il y a quelque chose qui cloche dans vos têtes. Posez-vous la question ça vous évitera d'aller perdre votre temps dans les labyrinthes de la médecine du travail avant de retrouver le chemin du bistrot un fil attaché par bobonne à la patte…*

Le plus Cassandre des quatre spécialistes minimise lui aussi à grandes eaux l'ampleur de l'accident : *2000 morts cela ne me paraît pas crédible. Les fuites nucléaires ça n'a jamais terrassé quelqu'un dans la seconde, contrairement aux bombes au napalm. Par-contre ça peut prendre du temps… On fera le décompte dans six mois pour commencer à avoir une estimation de l'ampleur des dégâts. Pour l'heure aucun moyen d'avancer quelque chiffre crédible que ce soit*. Le monde ayant été écrit en langage comptable vous pouvez dormir tranquilles !

Preuve à l'appui : des touristes finlandais interviewés à Kiev assurent qu'il n'y a aucune raison de mettre un terme à leur voyage puisque

les autorités soviétiques ont seulement interdit l'accès de la zone d'accident aux journalistes et aux représentants des ambassades et consulats étrangers… Bourrage de persil dans les trous d'nez, ça commençait à grésiller *Alerte Rouge* sur les détecteurs de mensonge et les radars du bon sens… On allait voir les merles griller en plein vol et les poules chieraient des œufs bourrés de plutonium qui se mettraient à clignoter dès qu'on poserait un doigt dessus pour les caler dans nos paniers, un peu comme des guirlandes de Noël sur le sapin des 364 autres jours de l'année… On imaginait déjà un truc bizarre dans nos assiettes qu'on ne saurait pas dire si ça pourrait encore s'appeler une omelette ou une soucoupe volante. Mais pourquoi donc qu'elle clignote ton espèce de chose baveuse Émile, t'as branché ta fourchette sur la batterie de secours du Massey Ferguson ? Non, non ! Pas d'affolement. Exactement comme avec la CGT et la police *(Houuuu !)* dès qu'il s'agit de parler du décompte des manifestants.

Hier les services secrets américains ont annoncé 2000 cadavres flambés comme des allumettes plantées dans une paire de bottes en caoutchouc, mais les journaux soviétiques n'en annoncent que 2 aujourd'hui, alors allez savoir entre quelle latitude et quelle longitude faut placer le pion sur l'échiquier de la vérité dans ces moments-là… L'agent secret américain à la source du renseignement a dû prendre la touche zéro de sa calculette pour un bouton de flipper au moment de remporter l'Extra-Ball, ou bien le présentateur du 20 heures bolchévique n'avait pas enlevé son pouce de son mémo quand il a annoncé le nombre de types transfigurés en homards sans coquille…

Non, pas possible de dire quoi que ce soit de sensé sur cette affaire tant qu'on n'en saura pas plus insiste un cinquième spécialiste. Un politique sorti de l'Assemblée nationale fustige l'URSS lors d'un micro-trottoir : *aucun témoignage* après trois jours vous vous rendez compte ? Ils nous prennent vraiment pour des dindes. *Aucun reportage, aucune image non plus*…

Pendant qu'on débattait, se rassurait, nourrissait son angoisse ou fulminait à droite et à gauche, le panache rouge et jaune continuait de s'écouler depuis la coquille en béton du sarcophage Lénine vers les 4 points cardinaux de l'anthroposphère en laissant derrière lui miroiter l'invasion de vers-luisants surgavés de Césium 137, myriades d'étoiles de la constellation Europe qui, vue du Ciel, ressemblait au buste mal découpé d'un Auroch criblé d'impacts phosphorescents.

La France, pétrie jusque dans ses sous-couches par l'angoisse des prémisses d'une apocalypse imminente, malgré les surdoses de camomille subliminalement diffusées via le petit bocal à l'heure des grandes hypnoses et le sourire indécrottable de Claude Sérillon, retenait son souffle jusqu'à ce que, la paix dans l'âme : *Micheline vous voudrez bien me débarrasser ces gobelets de café du plateau avant mon retour à l'antenne s'il vous plaît*, le 30 avril, à 20 heures 47 minutes très exactement, la voix suave de la philosophe chargée du bulletin météo, croquis de

trois spirales apposées sur une carte d'Europe dérobée pour l'occasion dans une école communale du XIXème siècle à l'appui, annonce en off qu'au sujet de la propagation du panache de particules radioactives liée aux vents, *enfin,* souligne-t-elle, *ce que peuvent en dire les météorologues* : *il faut surtout bien faire la différence entre le possible et le réel*.

Cette fuite radioactive d'une ampleur jusqu'ici inconnue et sa dispersion aux quatre coins de l'Europe fut l'occasion mise à profit par des géographes scrupuleux d'obtenir une radiographie des parties non répertoriées de ce petit monde qu'ils savaient en voie de disparition, quand l'avenir imminent d'un effondrement en cours allait, pour le meilleur comme pour le pire, rebattre depuis Berlin les cartes mentales et ses modes de vie afférents en surface du Globe : certains restés intacts, telles des reliques qu'on pourrait à plus ou moins courte échéance exposer dans des musées ethnographiques à ciel ouvert les dimanches de brocante : napperons au crochet, poêles à cuire les marrons, baïonnettes de la

seconde guerre décrochées de la cheminée, moulins à café à remonter le temps, colliers de capsules en plastique de vin cinq étoiles, cannes à pêche en bambou, albums de photos tirées sur papier, boules à neige de la Sainte Vierge portant la robe bleue de la miséricorde, un Bambi et sept nains couchés à ses pieds veillant sur le petit-Jésus, paquets ultra-orange du café de la marque Total, caméras super 8, manuels de sténographie, casques allemands, paquets de Gitane maïs et de Gauloises sans filtre, cassettes audio de la Nouvelle Vague achetées au nouveau supermarché Coop planté en faubourg de *la ville*, minitels au clavier maculé d'huile de friteuse et de pâte à crêpe, sachets de poudre capable de se transsubstantifier en jus d'orange et bonbons qui explosent au contact de la langue *je vous conseille de ne pas piquer ces sachets de saloperies à vos gamins si vous ne voulez pas finir aux urgences* disait Gildas avant de passer sur le billard pour une ablation partielle de la mâchoire, du larynx et de la langue, paroles prémonitoires… D'autres modes de vie émergeaient, en pleine phase de mutation vers d'autres solutions technologiques

et commerciales pour neutraliser les angoisses légitimes de l'humanité en fournissant à ses représentants du moment de nouveaux fétiches (l'éplucheuse de patates) et de nouveaux passe-temps (regarder le pain mis à cuire lever derrière un couvercle en plastique).

Parmi quelques dizaines de milliers de radiographies présentant une densité radioactive inhabituelle, celle de ce village composé d'une trentaine d'habitations disposées le long d'une voie de circulation en forme de S ayant pivoté, au milieu du XIXème siècle, de 180 degrés autour de son axe vertical, retint particulièrement leur attention pour la concentration remarquable de points d'intensité lumineuse signalant une haute concentration de radioactivité. De part et d'autre de la route, de vastes pans de collines couvertes de cette forêt qui s'étend selon les légendes mérovingiennes entre Mons et Constantinople, dont certaines ont fait place à des prés en leurs sommets, laissant les bois à leurs flancs former une sorte de collet disposé autour de la médiane d'un mamelon chlorophyllien.

Un maigre cours d'eau le traverse dans le sens du levant au couchant en sectionnant l'image spéculaire du S à l'horizontale, symbole d'une sorte de bâtard né d'une liaison adultère entre le $ et la £ frauduleusement imprimé à l'asphalte dans un sol composé à moitié de calcaire, pour la partie s'aplanissant progressivement en direction des usines plantées à quinze kilomètres de son centre gravitationnel : le monument aux morts ; pour partie de schiste en direction du décor resté intact de l'une des pièces les moins courues de Shakespeare où l'on peut mesurer des pentes de dix à quinze pour cent s'élongeant entre deux mondes géologiques et deux types de végétation : la rude forêt de chênes et de frênes en terrain inapte à la culture, où l'Hélène de Ronsard à longue haleine but, Charlemagne chassait l'auroch et Rosalinde écoutait son ami le fou égrainer ses chapelets de vers pour recueil de citations (oui, oui, tout cela s'est passé ici Messieurs-Dames) : *Le monde entier est un théâtre*….etc. préservée de toute mise à blanc par le relief accidenté et plus ou moins originaire,

hormis l'intrusion germanique de quelques sapins… Dans son autre versant : les prés séculaires, sources épisodiques de rhumes des foins auxquels se sont ajoutés quelques champs cultivables, signes visibles depuis l'espace de son accès à une modernité relative mesurable à la taille des roues des nouveaux tracteurs nécessaires au labourage en profondeur pour la culture du maïs.

En amont du ruisseau se distingue le rectangle imparfait d'un étang alimentant les turbines de ce qui ressemble au bâtiment d'une petite usine avant qu'il ne s'engouffre au centre du village sous deux ponts successifs ornés de géraniums. Entre ces deux points de passage entre l'Eau, le Ciel et la Terre : la mairie, dont le drapeau, vu à la verticale sur le cliché, ne laisse aucun doute sur son emplacement, et face à elle, de l'autre côté du ruisseau, une salle des fêtes à en juger par l'alignement de tables de kermesse et deux barbecues découpés dans de larges bidons. *Pour les pompes à bière faudra attendre que le livreur désaoule, il n'est toujours pas passé désolé les*

gars… avait précisé Gildas dans l'un de ses fameux discours du 1er Mai à l'attention des 120 et quelques habitants du village auxquels assistaient avec assiduité les trois-quarts de la population adulte recensée, comme à n'importe quelle kermesse venant rompre la monotonie des travaux de saisons pour les agriculteurs, et le rythme abrutissant divisé en trois-huit pour les ouvriers.

Au niveau du second pont, deux maisons occultent le flanc sud de la place dont l'extrémité nord s'arque en direction du bourg industrialisé le plus proche, estimé à 12 kilomètres à vol d'oiseau, 17 kilomètres par la départementale, et 15 en coupant par les routes forestières. Sur le flanc gauche, coincées entre le pont et un chemin menant de la Terre au Ciel sans avoir à se mouiller les pieds en passant, comme au jeu de marelle par une église sans chichis installée à mi-hauteur d'une colline coiffée par le cimetière, un alignement de quatre maisons mitoyennes s'alanguit le long d'un trottoir en terre jaune avec, détachée de ce corps de bâtisses, ce qui ressemble

à une simple grange dont une grande partie de la charpente s'est manifestement effondrée.

Derrière le jardin en friche de cette maison (?) s'étendent des prés jusqu'aux abords du domaine forestier d'un château en U. En remontant le S inversé de la route vers l'amont (consonnes, de vous aussi nous dirons un jour les naissances latentes…), depuis le bas de la côte qui mène au cimetière au pied de laquelle dort – impassible aux cris des enfants – le monument aux morts, une succession de petites bâtisses ouvrières et de jardins silencieux font place à un tronçon de route menant à un corps de ferme semblant quant à lui, d'après les dernières données satellites à disposition, toujours en activité**.**

Pendant trois-cents ans ce village ne fut qu'un hameau de cinq maisons jusqu'à ce qu'une clouterie s'y installe au début du XVIIIème siècle, suivie de deux décennies par la construction du moulin de la filature alimenté par l'étang artificiel de trente mètres de long sur vingt de large. Les bâtiments de la scierie s'élevèrent

sur ses ruines. Il n'en restait pas grand-chose d'autre que les fondations (les murs ayant fourni les moellons à d'autres constructions) et cette *roue d'or sous laquelle serpente une ondée d'argent au chef cousu de sable* selon l'armoirie du village, qui n'était en fait qu'une roue métallique qui rouilla assez vite à peine installée, ce qui n'empêcha pas, près d'un siècle plus tard, que soient ajoutés à l'armoirie où figure cette roue enfouie sous les décombres les disques de trois scies circulaires sous forme (prémonitoirement cubistes ?) de trois molettes d'éperons rappelant les origines du nouveau propriétaire qui en fit l'acquisition en 1912, comme s'il devenait par-là-même – cette inscription héraldique brandie de manière anachronique à la face du XXème siècle naissant – en même temps que l'acquéreur des bâtiments le propriétaire du village tout entier (les murs mais aussi leurs habitants), malgré les bouleversements imposés à sa caste par la Révolution.

Fils d'un capitaine des dragons du Second Empire, il n'en restait pas moins l'un des

descendants de la noblesse d'Aubrac échouée à quelques kilomètres de la frontière belge, à force de dettes accumulées et de mauvais placements en mariages. Les trois molettes d'éperon, en forme d'étoiles à six branches, furent aussi gravées à sa demande sur l'armoirie qui surplombe la porte d'un ancien entrepôt qui servit quelques décennies plus tard de mairie à ce village, lequel, durant des siècles, par une sorte d'oubli administratif, ou une autre absurdité de l'Histoire, n'exista pas dans les archives nationales jusqu'à ce que son nom soit enfin couché à l'encre brune sur papier après qu'un précepteur d'impôts en a ouï dire. Avant cela il n'avait sans doute été que le secret bien gardé de quelques autochtones vivant dans une clairière à l'écart des grands axes, et tout au plus un songe très lointain pour les habitants de la ville la plus proche, telle l'une de ces contrées rêvées d'une pièce moyenâgeuse que l'on penserait plus lointaines encore pour ne pas avoir assez de connaissances en géographie des environs.

Ainsi le village naquit-il en juin 1793, comme s'il était le fils légitime de la Révolution et de sa sœur jumelle : la Terreur, le fruit d'une union contre nature entre femelles de même sang dont Eschyle aurait fait le point de départ

d'un cycle de douze tragédies truffées de scénettes bouffonnes et d'un ultime apax

se déroulant dans un décor fait d'un simple ruisseau, d'une ancienne filature transformée en scierie et, plus en aval, d'une poudrerie bourrée de charbon d'aulne gélatineux et de nitrates prêts à nourrir les canons pointés en direction des légions prussiennes, lors de cette fameuse défaite de l'Empire sacrant l'humiliation de Napoléon III. Le décor même dans lequel s'assoupit Le Dormeur du Val. *Nature, berce-le chaudement*…

Élevée en contrefort de l'endroit où beaucoup de soldats tombèrent sous l'assaut des casques à pointe sa carcasse n'est plus aujourd'hui qu'une triste ruine sans toiture à la charpente massive couverte d'arbres, comme si l'une et l'autre, la carcasse de l'ancienne poudrerie (la Terreur) et la Nature reprenant ses droits (la Révolution) s'étaient neutralisées durant près de deux siècles, dans une sorte d'immobilisation par la réciproque de forces égales mais contraires, jusqu'à ce que l'on sente, à un moment que personne au village ne saurait dater avec exactitude, comme un déséquilibre dans la balance, à peine visible au début, plutôt un pressentiment qu'une observation quantifiable à l'œil nu lorsque les arbres prirent de l'envergure et que la charpente commença à ployer, préfigurant de manière évidente l'issue fatidique de ce duel, comme si tout le passé industriel et son patrimoine à l'abandon, dont les infrastructures balisaient jusqu'ici la région, allaient basculer d'un seul coup vers l'oubli au profit des arbres reprenant leur revanche sur le monde des hommes.

Une simple fatalité (à défaut d'une tragédie) : la charpente finit par s'effondrer dans les ronces, un énorme cadenas scella les portes rouillées de la scierie, la vanne de l'étang céda et le ruisseau fut en crue durant neuf jours, le temps qu'il fallut pour en reconstruire une nouvelle, avant de retrouver son faible débit pour caresser le dos des graviers…

C'était en plein été. Les libellules promenaient leurs abdomens au ras des poches d'eau, les subimagos de notonectes y nageaient sous la surface en compagnie d'un brochet qui s'était trouvé piégé entre les deux ponts, à plus de deux-cents mètres de l'étang après la décrue, dans ce qui ne devait être pour lui qu'une grosse flaque. Il attira bien sûr toutes les curiosités des gens du village, qui n'en manquaient pas une pour venir lui jeter un coup d'œil sans même penser s'en faire un repas (un peu par pitié pour sa situation sans issue peut-être), jusqu'à ce que le plus vieux des fils de Liliane tente de l'en déloger en le jetant sur la berge.

Seulement la bête résista, lui glissant d'entre les mains, se cabrant, se retournant plusieurs fois d'un vif mouvement de queue, s'hissa d'elle-même sur l'herbe comme si la terre ferme pouvait lui être un refuge avant de glisser en sens inverse, se cabrer encore et encore, faire demi-tour et mordre Yannick entre le pouce et l'index. Il abandonna, la main couverte de sang, et la bête se plaqua au fond de sa flache comme une branche morte.

Les gamins l'observèrent deux jours durant coincée dans sa prison naturelle jusqu'à ce que l'idée leur en vienne : ils démontèrent le barrage des lavandières dans l'espoir qu'il rejoigne le fleuve à dix kilomètres de là mais, passé le second pont, le niveau d'eau était trop bas pour qu'il puisse s'échapper. Je prenais un certain plaisir à observer leur détermination, quel qu'en fût le résultat, comme si une même obsession avait colonisé leurs cerveaux pour les soumettre à sa réalisation ici-bas. Ils creusèrent une large rigole à travers cette bande de terre couverte de cailloux qui le retenait, les chevilles pleines de sangsues

afin de rendre à ce Béhémoth des basses-eaux sa liberté de mouvement. Mais ce n'était chaque fois que déplacer les obstacles de cinq mètres vers l'aval. Ils enrageaient. Se démenaient à nouveau. Pestaient. Injuriaient le moindre moucheron, jusqu'à Dieu, qui reçut bon nombre d'attributs scatologiques de leur invention.

Et moi je m'en amusais comme un vieil enfant…

En pensée, je les encourageais et leur aurais bien conseillé de sécher l'école mais ils n'avaient pas besoin de mes conseils pour cela. J'attendais moi-même la fin des cours pour me délecter de ce curieux spectacle, accoudé à la fenêtre de ma salle de classe, qui donne sur le ruisseau, en fumant dans l'espoir qu'ils l'emportent et triomphent du destin auquel était condamnée cette pauvre bête comme s'ils rejouaient le scénario d'un péplum où les esclaves s'affranchiraient de leurs maîtres, sous les applaudissements à s'en rompre les doigts de Karl Marx, de Lénine et Trotsky pour que rayonne enfin la Justice au générique tandis que défileraient leurs noms auréolés d'étoiles (au

lieu d'inscrire des ‘’passables’’ et des ‘’peut mieux faire’’ sur mon carnet de notes où figuraient ces mêmes noms). Mais c'était sans doute trop espérer. Il n'avait pas plu depuis deux semaines et la surface du ruisseau commençait à raser les pierres sur toute sa longueur. La dorsale du brochet, coincé dans un autre pool, émergeait à présent, assaillie par les mouches. Alors Yannick se remit à la tâche mais cette fois (pour une raison qui m'échappait) sans l'intention de l'offrir à sa mère comme à chaque retour de pêche. Autre chose l'animait, d'après ce que j'en compris par la suite (il aurait dit « déjà que mon père y est passé… je vais le refoutre dans son étang ce putain de poisson »), comme si, par projection (ce brochet n'était-il pas devenu la réincarnation de son père disparu à ses yeux ?) ou simplement par ce don d'empathie qui s'étend bien au-delà des relations humaines et fait qu'on sent souffrir les bêtes au point de les prendre pour (et parfois les préférer à) nos semblables… mais aussi, et inversement, par cette capacité d'un nom qu'il faudrait inventer, cette sorte d'intuition en miroir qui, dans un mouvement parfaitement opposé à

l'anthropomorphisme nous ferait sentir qu'il existe encore en nous quelque chose dont notre définition nous sépare, que cette animalité à l'état brut, contre laquelle la raison s'érige en empereur de l'Antiquité, non seulement nous préexiste mais continue d'exister en nous, et même peut-être sans nous. Non, cette fois, pour une raison qui dépassait toute raison, un sentiment aussi fort que la foi des premiers hommes dans la puissance surnaturelle des éclairs… il lui fallait sauver l'incarnation de cette force animale que la légende attribuait à son père, que ses amis surnommaient *le gorille* et sa femme *queue de singe*.

Yannick sauta d'un bond dans le peu d'eau sous un cône de lumière, attrapa le brochet de deux mains par la queue et le jeta dans une bassine à linge dans l'intention de le transporter jusqu'à l'étang (ce qu'il fit) afin de conserver vivante l'image qu'il s'était faite de cette force herculéenne qui reposait à présent au cimetière après être tombée du toit de l'église dont il réparait la charpente, en mauvais état elle aussi.

De poisson en poisson, d’espèce en espèce…

Quand il ne pêchait pas à la main Yannick pêchait avec une simple branche de noisetier à l’extrémité de laquelle il accrochait un bas de ligne volé à la supérette du village voisin. Ses deux frères, plus jeunes, le suivaient, soulevant les pierres pour lui fournir vers de terre et vers à bois, capturant des sauterelles en été avec une incroyable dextérité qu’ils amassaient dans une boîte de plastique transparente dans laquelle les insectes s’entassaient à l’image de sardines… L’hiver, quand le ruisseau gelait, ils s’armaient de sagaies et glissaient le long de son cours jusqu’à ce coude qu’il forme en amont, là où ils savaient trouver des goujons qu’ils embrochaient après avoir ouvert une brèche dans la glace comme s’ils avaient loupé deux trois barreaux sur l’échelle de l’évolution et s’étaient retrouvés coincés à quelque stade antérieur des progrès de l’humanité.

Mais là c'était le printemps. L'eau était haute et cette truite que Yannick avait aperçue résistait aux vers dont elle ne mangeait chaque fois que les extrémités pour se tenir à bonne distance de l'hameçon. Puis elle changea de pool, descendue d'une trentaine de mètres en aval quand l'eau commença elle-même à descendre, là où se trouvait depuis des lustres le pneu d'un tracteur sur lequel ne manquait pas de s'accrocher son bas-de-ligne, la truite et ses reflets d'argent le narguant à sa manière : il la vit un jour déguster sans bouger son ver, son dos ondulant sous les multiples engoulements d'eau où se reflétaient, diffractés, le ciel bardé de cumulus et les branches qui la surplombaient.

Les points noirs et les points rouges qui ornaient ses flancs la désignaient d'une espèce endémique, fruit de centaines de milliers d'années de transmission génomique, de mâles à femelles et de femelles en mâles qui furent les témoins impassibles du très lent déclin des premières montagnes qui émergèrent en ce monde, crêtes précambriennes ayant réussi à se soustraire de la

surface d'un astre jusqu'alors entièrement couvert d'eau dont la truite constituait une trace en plein jour, un souvenir bien vivant sous les rayons du soleil, tel le symbole, couvert d'écailles, de ce monde enfoui où n'existait alors nul ruisseau, nulle rivière, nul fleuve, seulement un vaste tapis de vagues sculptées par les vents au gré des mouvements de la lune cachant sous sa surface les premiers germes vivants dont tous ceux ici présents, Yannick (qu'on n'appelait pas encore Brochet) et ses frères d'un côté, la truite, la vraie, la Fario, et non l'Arc-en-Ciel importée d'Amérique de l'autre, partageaient forcément, consigné dans les confins les plus reculés des archives de l'Univers dans le secret desquelles s'était accompli le premier des miracles : que quelque chose, ayant réussi à s'arracher au monde des minéraux par une combinaison extraordinaire d'atomes en concrétion, commença à respirer et, surtout, put se déplacer d'elle-même, pouvoir qui jusqu'alors n'existait pas et prit des centaines de millions d'années plus tard le nom de Liberté…

Chacun partageait forcément un ancêtre monozygote, ou sinon un ancêtre une dynamique commune : le désir de rester en vie, et donc au moins la capacité intérimaire de résister à tout ce qui travaille à son anéantissement, et c'est bien ce que faisait là cette énorme truite : échapper aux pièges que lui tendait Yannick depuis trois semaines et faisait qu'elle, malgré la nécessité de se nourrir et tous les réflexes qui l'y poussaient, ne succomba jamais aux puissances léthales d'un hameçon. Non, ce fut autre chose qui la conduisit à sa perte. Quelque chose de subit : une humeur – la rage du désespoir – un coup de sang monstrueux. Las de se faire narguer et perdre tous les vers que lui ramassaient ses frères Yannick se jeta à l'eau en gueulant tous les mots de la Terre et son corps noueux s'entoura d'un vaste halo de vase remontée en surface. Il resta debout dix secondes, comme s'il s'était surpris lui-même de son acte insensé, puis plongea tout un bras suivi de l'épaule sous la surface dont ne dépassait plus que sa tête et, plus ou moins, son autre bras qu'il finit par plonger lui aussi pour s'agripper de deux mains au bord intérieur du pneu. Chargé d'eau il

devait peser une tonne – et alors, son visage devenu parfaitement rouge, les veines se gonflant au niveau des tempes, il s'hissa comme il put en le tirant à reculons, glissant plusieurs fois sur le fond sableux du ruisseau, s'immergeant quasi jusqu'au bas du front à chaque fois, disparaissant par moments, réapparaissant, gueulant putain de pneu de merde de chacal jusqu'à ce qu'il arrive sur la berge où il s'écroula sur le dos au moment même où il l'arracha du cours d'eau.

Mais il ne s'arrêta pas là, comme s'il fallait qu'il se trouve à des kilomètres du ruisseau et qu'il n'y retourne jamais, poussant pour cela sur ses pieds, continuant d'avancer à reculons, les omoplates plaquées dans l'herbe en s'aidant des talons et des coudes, à la manière d'une sorte de gros lézard monté à l'envers puis, dans un ultime sursaut musculaire par lequel il sembla avoir multiplié par dix tout ce que sa chair et ses os avaient emmagasiné de forces jusque-là – ou bien, contaminé jusqu'en sa moelle par les radiations de césium 137 à force d'ingurgiter les poissons du ruisseau, les légumes exubérants des jardins et les

champignons de ces bois qui clignotaient en pleine nuit comme des parterres de guirlandes couchées dans leur lit de lierre, au point de s'être transformé la veille de cette scène en quelque image digne des Marvel de mutant – il se releva d'un trait, ou plutôt que lui son cul dressé en direction du ciel, les deux mains toujours accrochées au pneu et, dans un cri qui remontait sans doute à la nuit de l'espèce, ce cri de rage qui donnait aux hommes, confrontés dans un duel à mort à d'autres hommes, ce cri dont on ne sait s'il est celui qui accompagne un geste d'abandon à son propre sort : *la possibilité de mourir dans la seconde*, ou bien celui d'en finir avec celui qui en est la menace : *l'assurance de l'occire* ; un cri qui n'est pas encore celui de la défaite, ni de la victoire mais les précède l'une et l'autre et concentre en lui seul *la puissance de tuer* et *l'impuissance de mourir*, il se releva d'un seul coup, emportant dans la suite du mouvement que tracèrent ses épaules le reste de ses bras tachés de roux et le pneu encore chargé d'eau auquel ils étaient accrochés.

Une fois lâché au niveau des épaules, le pneu s'éleva au-dessus de sa tête tel un disque olympien en direction du soleil dans une lenteur défiant les lois les plus élémentaires de la physique : il sembla d'abord suspendu sous la coupe bleue du ciel, immobile quelques secondes dont la longueur était à la démesure des forces que Yannick avait employées pour l'arracher du sol avant de s'écraser d'un coup, sans grâce ni transition, comme si ce pneu était enfin rendu à son état de pneu, qui plus est de pneu usé, quelque chose de parfaitement obsolète mais d'extrêmement lourd d'où jaillit alors – miraculeuse – épiphanique – et s'inscrivant avec la spontanéité de son surgissement et tous les tressaillements de ses flancs argentés pictés de rouge et de noir dans le registre flamboyant des légendes contées au coin du feu – *salmo trutta* – dans sa version post-Tchernobyl, forte de ses quatre-vingt-dix-huit centimètres, sans aucune exagération. Yannick venait d'ériger à la face du monde son propre totem ! et, durant des années, il ne fut pas un seul gamin du village ou des

alentours qui l'appela *Grosse Truite*. Jusqu'à ce jour où, les vannes de l'étang ayant cédé…

1er Mai 1986. Enfin quelques images à poser sur le cercueil d'un mensonge d'État. Malgré un risque de contamination de l'ensemble de la Yougoslavie due à une dépression sur le nord de l'Italie, avec l'aide du massif alpin et la réputation de sérieux qui n'est plus à faire des gardes-frontières belges (toujours selon la philosophe du bulletin météo) : *l'anticyclone des Açores campé au large du golfe du Morbihan devrait offrir une barrière de protection à l'ensemble de l'Hexagone* contre un accroissement spectaculaire du nombre de cancers au kilomètre carré… Laissés dans l'ignorance des dangers en cours, en raison d'un stock insuffisant de comprimés d'iode ?, de la crainte d'un influx d'angoisses incontrôlables incarnées par de nouveaux mutants et ses effets immédiats : vols dans les supermarchés, saccage des vitrines en ville, hold-up en série dans les banques agricoles par les Bonny and Clyde d'occasion des faubourgs HLM ?, complaisance du

gouvernement, pour des raisons de dépendance énergétique, à l'égard de la Russie soviétique ?... certains coins sous-peuplés de toutes les diagonales du vide zébrant le vieux continent se mirent, sur la seule base des seules informations rassurantes diffusées sous perf au fin fond des puits sans fond de l'inconscient collectif *(c'est ce qui est écrit sur mon papier)*, à dégueuler toute la petite friture de ses vieux démons conspirationnistes offerts aux idoles de la spéculation sur le refus d'accès à la Réalité organisé par notre gouvernement socialiste laissant depuis le champ libre aux vastes friches mises en jachère de l'imagination jusqu'à ce que, à partir du 1er mai de cette année des phénomènes perçus comme paranormaux commencent à entrer dans la ronde des évidences. Comme le furet des chansons d'enfants, le nuage était passé par-ci et repartirait par-là, laissant à son passage quelques preuves accablantes de son existence : taille surréaliste de certains légumes ; explosion en pourcentage des champignons non-comestibles ; bouteilles d'eau-de-vie retrouvées sèches en rentrant des champs alors qu'elles étaient encore

pleines en partant : on sait pas tout ce que ça peut faire ces trucs radioactifs là, si ça peut faire bouillir l'eau à 800 degrés ça doit être pareil avec l'eau-de-vie… et ton nez rouge comme une braise tu me prends pour une patate ? une fille du village qui s'est teint les cheveux en rose après s'être logé une épingle à nourrice en travers des narines ; un camion immatriculé en Allemagne venu déverser des produits chimiques en aval de l'étang et Kiki qu'a commencé à se prendre pour Tarzan en se balançant au bout d'une liane suspendue à l'un des frênes surplombant l'église en gueulant *où est-ce que t'es encore partie fourrer ton cul Janine*… une apparition de la Sainte Vierge sur le panneau Village Fleuri et sa pauvre cotation d'une seule fleur sur les cinq espérées ayant mené une partie de ses habitants vers l'hubris congénital : *c'était pas un gag c'était une épiphanie, notre arrière-grand-mère elle l'a vue quand on est rentré de la ville après qu'on l'y a emmenée voir le toubib. C'est quoi une épiphanie ? C'est juste comme ça que ça s'appelle pauv'con… C'était un hologramme qu'ils ont dit dans le journal grosse débile, ton*

arrière elle a plus toute sa tête. D'abord je te rappelle que je suis ta sœur et peut-être qu'elle déboulonne super-mamie mais elle l'a vue comme elle a vu les Boches débarquer au village en 17 et en 39, un malheur que ça annonce toujours quand la Vierge apparaît habillée en rouge qu'elle a dit crâne de serin, une vierge de sang en 14, puis en 33, et pas qu'à Lourdes ou dans nos bois, et puis qui c'est qui saurait faire des hologrammes dans ce pays on n'a même pas de générateurs quand y a des coupures d'électricité avant de partir en claquant la porte derrière elle pour aller rejoindre ses copines. C'est ça va t'acheter des Tampax la maboule… contamination à l'homme de la maladie de la vache folle et usure prématurée des bandes VHS des collections de films des Charlots, Pierre Richard, Terence Hill et Bud Spencer de l'unique cinéphile du patelin ; disparition spontanée et réapparition subite des sangsues du ruisseau en nombre sensiblement égal mais passées de la taille S à XL ; taux de malformations intra-utérines multiplié par deux l'année suivante – les mauvaises langues à la sortie de l'église ont mis

ça sur le compte d'une augmentation affolante de la consommation d'alcool chez les jeunes femmes en âge de procréer ; réélection miraculeuse pour un nouveau Reich Cohabitatif de 7 ans du sosie momifié de François Mitterrand, tirs à la chevrotine sur les poulaillers, retour des loups (et de Margaret Thatcher un soir sur deux à la télé), sangliers phosphorescents aperçus au milieu de la nuit en rentrant de l'usine et autres faits divers dont la conjonction aboutit, selon les règles de conjugaison rétrospective d'éléments fortuits et surnaturels au meurtre d'une gamine de treize ans (fait confirmé par la police pour le coup) retrouvée nue dans les bois trois ans plus tôt…

À la verticale du pré de la vache équarrie le ciment nuageux se dédensifiait par intérim, laissant percevoir par à-coups un fragment de ciel étoilé avant de se redensifier au même endroit comme la trace d'une fracture sur le fémur d'un pléthosore pour se dédensifier ailleurs, jusqu'à ce que, dans un déchirement bref de son ourlet le manteau atmosphérique laisse miroiter le grain de beauté de l'Aube dans

la voilure insondable des ténèbres, suivie de près par une longue, très longue et miraculeuse queue de comète aux reflets rouge orangé.

« *Le ciment nuageux se dédensifiait, laissant percevoir par à-coups un fragment de ciel étoilé avant de se redensifier au même endroit pour se dédensifier ailleurs, jusqu'à ce que, dans un déchirement bref de son ourlet le manteau atmosphérique laisse miroiter le grain de beauté de l'Aube dans la voilure insondable des ténèbres, suivie de près par une longue, très longue et miraculeuse queue de comète aux reflets rouge orangé.* »

*

Troisième volet des Chroniques de (~~2~~), *Un Nuage* plante autant le décor du microcosme qu'il ne le date, comme on le ferait d'un fossile au carbone 14, grâce au passage nébuleux de vents issus de la centrale de Tchernobyl et de prises de vue satellites.